

Bouillon de cultures africaines à la Goutte-d'Or

A première vue, rien ne laisse deviner ce qui se trame. Une loupiote, visible à quelques mètres, signale l'entrée. Sur le trottoir d'en face, des cartons disposés en lits de fortune sont occupés par des SDF. La nuit, dans ce coin désert du 18^e arrondissement, rue de la Goutte-d'Or, au n° 19, il y a de la chaleur et de l'effervescence.

Un espace simple et convivial, moins anodin qu'il n'y paraît. Débats d'idées et fiesta y font bon ménage. On vient boire un punch maison, manger du *bobotie* (plat des Malais de la région du Cap, en Afrique du Sud), un *romazava* de Madagascar, du *thiebou dieune* du Sénégal. Des musiciens y défilent, mais aussi des écrivains, des cinéastes, des historiens...

On peut danser aussi bien que débattre sur les alternatives économiques en Afrique, les mariages forcés, le soufisme ou l'excision. Bref, sur tout ce qui est susceptible de faire sens dans un « espace culturel africain », selon Sylvie Clerfeuille et Nago Seck. Couple d'aventuriers, journalistes à temps partiel, auteurs d'ouvrages sur la musique africaine, tous deux sont à l'origine du Saraaba, petit lieu accueillant à la bonne franquette, ouvert depuis un an.

Saraaba, en wolof (langue principale du Sénégal), signifie « pays de cocagne, terre d'abondance et de générosité », explique Nago Seck, fils de griot sénégalais à la poigne fraternelle et au verbe haut. Entre l'idée de départ et l'inauguration du lieu, les obstacles n'ont pas manqué. « Dès que nous parlions concerts ou Afrique, les bailleurs privés fermaient la porte, raconte Sylvie Clerfeuille.

Nous avons donc minimisé l'importance de la musique et tu carrément la dimension africaine. »

Les banques ne voulaient pas entendre parler de la Goutte-d'Or, un quartier ayant du mal à se défaire de sa réputation malfamée, où vit une population majoritairement maghrébine et africaine. Au bout de deux ans, ils obtiennent un local de l'OPAC et décrochent un prêt pour les travaux. L'endroit s'avère pratique avec deux salles, dont une en sous-sol. Pour y avoir vécu pendant vingt ans, le couple connaît bien le quartier et son tissu associatif. Un atout indispensable afin d'éviter que cette installation ne soit vécue par les jeunes du coin comme une intrusion sur leur territoire.

Monter un label

La programmation régulière de soirées hip-hop ou slam consolide la confiance. Le brassage fonctionne. La nuit des élections américaines, 350 personnes étaient là. Le prochain rêve de Nago Seck et Sylvie Clerfeuille ? Monter avec leur associé, Ibrahim Gueye, directeur de la maison Kavall Records, un label de musique live Saraaba et un magazine télévisé dans le lieu. Il faudrait bien sûr d'abord trouver un peu d'argent pour changer la sono. « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles », disait Sénèque. Une leçon que fait sienne le couple aux commandes du Saraaba. ■

Patrick Labesse

Sur le Web :

Saraaba.fr